MORLEY
TORGOV

Meurtre en *la* majeur

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Laurent Bury

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans l'Allemagne du XIXe siècle, les compositeurs étaient ce que sont les rock stars aujourd'hui : célèbres, courtisés, jalousés, entourés d'admirateurs et d'ennemis. Alors, quand un des nombreux parasites qui constituent l'entourage de Robert et Clara Schumann est assassiné dans d'étranges circonstances, l'inspecteur Hermann Preiss de Düsseldorf tente de résoudre le mystère, ainsi que l'énigme d'un *la* qui s'obstine à sonner faux sur le piano de M. Schumann ou à lui bourdonner aux oreilles tel le plus terrible des acouphènes. Sur ce *la*, les avis des témoins sont partagés : Liszt, Brahms, Helena, la belle violoncelliste amie de Preiss, Hupfer, l'accordeur des plus grands, chacun a quelque chose à en dire, ou à se reprocher.

Avec un humour subtil, Morley Torgov nous balade dans les cercles musicaux et les soirées de Düsseldorf. Belles femmes et bijoux, jeunes arrivistes tel Liszt drapé dans sa cape noire, journaliste prêt au chantage, tout cela est vu par les yeux et raconté par la voix de l'inspecteur Preiss, vieux routard des rues sordides et des bassesses de l'âme humaine. L'accordeur est-il honnête ? Clara aurait-elle un amant ? Robert ment-il entre ses crises de démence ? Comme dans les bons vieux polars en huis clos, les suspects sont en nombre restreint, mais ils le sont bien tous, surtout quand de nouveaux éléments permettent d'ajouter aux soupçons et que l'on découvre des raisons de complicité entre eux.

Très finement, ce roman est basé sur la stricte réalité (hormis le crime) d'un milieu, d'une époque et de personnages essentiels dans l'histoire de la musique. Voilà pourquoi *Meurtre en* la *majeur* est un livre hors norme.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

MORLEY TORGOV

Né en 1927, canadien, Morley Torgov est écrivain, humoriste et juriste.

DU MÊME AUTEUR

Max Glick, Flammarion, 1995.

Ouvrage publié sous la direction
de Marc de Gouvenain

Titre original :
Murder in A-Major
Editeur original :
RendezVous Crime, Toronto
© Morley Torgov, 2008

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01136-9

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MORLEY TORGOV

Meurtre en *la* majeur

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Laurent Bury

ACTES SUD

Extrait de la publication

Pour Anna Pearl, Sarah Jane et Douglas,
Carrie et Alexander, et pour Benjamin,
Sydney Allison, Rebecca et Marshall.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

Poliment mais fermement, Mme Vronsky, mon professeur de piano, retire mes mains du clavier. Elle ferme avec douceur la vieille partition et la pose sur le couvercle de l'instrument. Elle se tourne vers moi et me regarde fixement dans les yeux, d'un air interrogateur. Elle me dévisage pendant une minute entière, intriguée, assise près de moi sur une mince chaise en bois plié, si près que mes narines hument l'odeur pas si désagréable de son haleine chargée d'ail. Elle est russe, elle a le sang chaud mais c'est une femme d'humeur égale, dotée d'une patience infinie. Finalement, d'une voix ruisselante de sympathie, elle me demande :

— Dites-moi, inspecteur Preiss, pourquoi faites-vous cela ?

— Pourquoi je joue du Beethoven ?

— Non, pourquoi jouez-vous du piano ? Pourquoi ?

Elle me sourit tristement et répète à voix basse :

— Pourquoi ?

Extrait de la publication

— Parce que j'aime le piano. Parce que j'aime la musique. Parce que j'aimerais jouer ces sonates de Beethoven correctement, dans un avenir pas trop lointain. Tout le recueil.

Et bien que je ne sois pas très croyant, j'ajoute pour une raison qui m'échappe :

— Si Dieu le veut.

Mme Vronsky secoue la tête.

— Si le grand Franz Liszt n'est pas capable de bien jouer les sonates de Beethoven… si la grande Clara Schumann les trouve intimidantes…

Elle ne termine pas sa phrase, mais ce n'est pas nécessaire. J'ai compris.

Je proteste avec modération :

— Mais je ne cherche pas à briller, madame Vronsky. Je veux seulement parvenir à une certaine satisfaction personnelle, voilà tout.

— Mon cher inspecteur, écoutez les conseils d'une vieille femme. La déception et la contrariété vont vous consumer. Vos limites finiront par transformer votre amour du piano en amertume, voire en haine. Alors aimez la musique, assistez à des concerts, jouez pour votre propre amusement… c'est-à-dire pour votre amusement privé… mais soyons réalistes, toute "satisfaction" est hors de question, je le crains.

Comme pour rendre ce conseil moins douloureux, elle place sur ma main une main consolatrice.

Bien qu'elle se qualifie de vieille femme, Mme Vronsky n'est réellement pas assez âgée pour adopter envers moi une attitude maternelle. Je lui donne la cinquantaine (elle n'est donc mon aînée que de dix ans). Un accident de cheval à Saint-Pétersbourg, qui a réduit la largeur de sa main gauche, a mis fin à sa carrière

de concertiste. C'est ainsi que, devenue l'une des meilleures pédagogues de Russie, elle a abandonné son pays natal lorsque le conservatoire de Düsseldorf lui a proposé le poste de directrice. Si j'ai réussi il y a quelques mois à obtenir qu'elle me donne des cours particuliers, ce n'est pas grâce à mon talent de pianiste, mais parce que j'ai du culot et les moyens de lui payer son tarif.

Du ton d'un galant éconduit, je demande :

— Dois-je comprendre que vous ne voulez plus me donner de leçons ?

Une fois de plus, elle me sourit tristement :

— Comment ne pas être honnête avec un élève qui se trouve être l'un des principaux membres de la police de Düsseldorf ? Au fond de mon cœur, j'ai l'impression de vous voler votre argent, inspecteur.

C'est maintenant mon tour de poser la main sur la sienne.

— Merci pour votre franchise, mais je souhaite vraiment continuer.

Elle pousse un profond soupir, reprend la partition des sonates, la rouvre là où nous en étions et la replace sur le pupitre, devant moi.

— Recommençons, alors, dit-elle calmement. Rappelez-vous, l'*Opus 7* porte l'indication *allegro molto e con brio*. Pour le moment, essayons beaucoup moins vite. Surveillez vos croches à la main gauche, et mettez très peu de pédale. Une attaque nette, voilà ce que je veux entendre.

Nous sommes interrompus au bout d'une dizaine de mesures du premier mouvement, lorsqu'une main ferme frappe à la porte de mon appartement.

Extrait de la publication

— Excusez-moi, madame Vronsky, dis-je en me levant.

J'ouvre et je trouve sur le palier mes voisins, deux vieux célibataires à la mine sévère. Ces deux fonctionnaires retraités ont une solide réputation de grincheux.

— Toutes mes excuses. Je suppose que vous venez vous plaindre du bruit…

— Pas du tout, répond le plus bougon des deux. Nous venons nous plaindre du tempo.

C'est comme ça, à Düsseldorf. Vous êtes en train d'interpréter une sonate de Beethoven et, tout à coup, deux vieux ronchons, de quasi-inconnus, viennent vous signaler que, selon eux, vous la jouez mal. Dans une ville comme Hambourg, où ma carrière de policier a démarré il y a vingt ans, pareil incident ne se produirait jamais. Si j'y avais mal joué l'*Opus 7*, mes voisins auraient souffert en silence. Peut-être devrais-je expliquer que Hambourg est situé au nord-ouest de Düsseldorf ; quiconque connaît l'Allemagne sait que, plus on s'y déplace vers le nord et vers l'ouest, plus la population est réservée. En fait, lorsqu'on arrive à l'extrême nord-ouest, dans une ville comme Wilhelmshaven, par exemple, on est frappé de voir que les autochtones ne se parlent pratiquement pas entre eux !

Düsseldorf est très différent du reste du pays. On ne trouve pas ici la raideur prussienne typique de Berlin, ni le côté laborieux du noir Stuttgart, ni – grâce à Dieu ! – la froideur de Francfort, où les hommes, enfermés dans des banques en forme de temples grecs, passent leur vie à ne rien faire d'autre qu'inscrire des chiffres à la plume d'oie dans leurs livres de comptes.

Düsseldorf est vivant. Et je vis à Düsseldorf. Et si je ne vis pas assez vieux pour jouer un jour le premier

mouvement de l'*Opus 7* de Beethoven à la bonne vitesse, du moins puis-je légitimement prétendre vivre ma vie *allegro molto e con brio*.

Après chaque leçon avec Mme Vronsky – exercice qui me laisse à mi-chemin entre l'euphorie et l'épuisement –, j'ai l'habitude de rechercher l'apaisement que procure un grand verre de cognac. Comme les deux critiques musicaux autoproclamés que j'ai pour voisins, je suis célibataire et je n'ai personne avec qui partager ces rares moments de sérénité (sauf lorsqu'une violoncelliste nommée Helena Becker me rend visite, j'y reviendrai). Et donc, dans ma solitude, je m'étais installé dans mon fauteuil préféré, je sirotais mon cognac et je sentais mes membres se détendre et mes pensées dériver vers le néant, lorsqu'on frappa de nouveau à ma porte, une série de petits coups secs qui trahissaient incontestablement un sentiment d'urgence. J'avais passé une longue journée au commissariat, puis une heure éprouvante avec Mme Vronsky, et je fus tenté de m'exclamer : "Allez-vous-en, qui que vous soyez !" Je me levai en grognant pour aller répondre.

A ma porte se tenait une femme d'âge mûr, à bout de souffle, visiblement sur le point de s'effondrer. Sa poitrine se soulevait mais elle parvint à articuler : "Inspecteur Preiss ?" Sans attendre confirmation, elle me glissa dans la main une petite enveloppe, se retourna brusquement et repartit vers l'escalier.

— Attendez. Puis-je vous proposer un peu d'eau ?

Je m'attendais à voir la pauvre femme expirer avant qu'elle ait pu redescendre les trois volées de marches la ramenant au rez-de-chaussée.

Extrait de la publication

— Non, non, je dois m'en aller tout de suite, lança-t-elle sans s'arrêter.

— Mais qui vous envoie ?

Il n'y eut pas de réponse. Comme il semblait inutile de lui courir après, je refermai ma porte et j'ouvris l'enveloppe…

1

C'est peu après neuf heures, un soir de la fin janvier, que je reçus ce billet, livré chez moi par cette femme dont j'apprendrais plus tard qu'elle tenait le ménage de Robert et Clara Schumann. La lettre était signée "Clara Schumann". L'écriture était gracieuse et maîtrisée ; le message, en revanche, était pressant, m'intimant l'ordre de venir sans retard tout en me demandant de pardonner ce caractère impérieux. A cette heure tardive, il était toujours difficile de trouver un fiacre dans les rues obscures et désertes de Düsseldorf, mais la chance était avec moi et je pus me présenter à la porte du 15, Bilkerstrasse alors que, chez les Schumann, l'horloge du vestibule sonnait dix heures et quart.

Robert Schumann m'attendait seul. Il portait une énorme robe de chambre en lainage et des pantoufles de cuir qui avaient déjà beaucoup vécu. Je trouvai son costume étrange, dans la mesure où c'était ma première visite ; nous ne pouvions guère nous considérer comme des amis intimes. De plus, il était

décoiffé et je remarquai qu'il ne s'était pas rasé depuis un jour ou deux. Il m'offrit une poignée de main molle, les doigts froids et moites.

Schumann ne chercha pas à excuser son apparence négligée. Conscient de sa réputation de génie, j'en conclus que les règles élémentaires de la politesse s'accordaient mal avec la créativité. Les artistes sont les artistes, voilà tout, me dis-je.

Nous nous tenions, ou plutôt je me tenais devant la cheminée du petit salon. Schumann arpentait la pièce, se frottant les mains comme s'il essayait d'extraire de ses os le froid humide qui pénétrait tout à cette époque de l'année. J'aurais voulu ranimer la flamme qui vacillait faiblement dans l'âtre mais le visage pâle de mon hôte me fit deviner que le confort matériel ne figurait pas alors parmi ses priorités.

— La lettre de votre épouse, dis-je pour en finir avec ce silence gênant, me laissait entendre que vous aviez grand besoin de moi.

— Il ne s'agit pas de ma femme, dit sèchement Schumann.

A son ton tranchant, je supposai que le couple venait d'avoir un désaccord, peut-être véhément, une de ces composantes de la vie conjugale que je connais mal, étant célibataire.

— Quelqu'un essaie délibérément de me faire basculer dans la démence, Preiss.

— Je suis désolé, je ne comprends pas, maestro…

Il cessa subitement ses allées et venues et pencha la tête sur le côté. Dans un murmure rauque, il me prit à témoin :

— Ça y est, Preiss… ça y est, ça recommence. Mes oreilles… ça me brise les tympans. Vous n'entendez pas ?

— Je n'entends pas quoi, maestro ?

— Ce *la*… ce maudit *la* qui n'arrête jamais.

Je ne sais pas ce qui l'agaçait alors le plus, le bruit qu'il prétendait entendre ou mon air complètement éberlué.

— Je parle de la note musicale… le *la* au-dessus du *do* central… comme s'il sortait d'un diapason infernal… comme la note d'un hautbois. Non, attendez… Maintenant, ça vient d'un clavier ! Ne me dites pas que vous ne l'entendez pas, Preiss !

J'ai l'ouïe très fine, tout comme la vision. Pourtant, je n'entendais rien. En inspectant rapidement la pièce, je n'aperçus rien qui pût tourmenter cet homme au point de le rendre fou. Il y avait dans le petit salon deux pianos à queue placés dos à dos, mais leur clavier était fermé, de sorte que seul un fantôme aurait pu faire retentir le son qui poussait maintenant ce pauvre homme à s'arracher les cheveux.

— Etes-vous bien certain, monsieur, risquai-je avec prudence, que quelqu'un produit délibérément ce *la* qui vous torture à ce point les oreilles ? Après tout, au cours d'une journée normale, certains bruits se produisent de façon tout à fait innocente, même si on les trouve extrêmement désagréables.

Schumann rejeta cette possibilité d'un seul mot :

— Ridicule !

Cette rebuffade me parut grossière et je décidai que, génie ou pas, cet homme me devait au moins un minimum de courtoisie.

— J'essaie simplement de vous être utile, maestro Schumann, dis-je fermement. Peut-être préféreriez-vous remettre cette conversation au moment où…

L'aigreur de ma voix dut avoir un effet.

Extrait de la publication

— Pardonnez-moi, inspecteur, mais vous me prenez, semble-t-il, pour une sorte d'imbécile. Je connais parfaitement le quartier où je réside.

Grâce à mes nombreuses années dans la police, j'avais exploré tous les recoins, toutes les ruelles, et même les égouts de Düsseldorf. Je connaissais tous les bâtiments d'un bout à l'autre de la ville.

— Il y a une église luthérienne dans le voisinage. Quand l'organiste répète, les sons de son instrument traversent souvent les portes et les fenêtres de la chapelle. A cinquante mètres, vers le fleuve, se trouve une fonderie. Il arrive qu'on entende les ouvriers frapper sur leurs enclumes. Les coups de marteau qu'on donne dans une forge ont parfois leur propre musicalité, maestro.

Cette fois, Schumann secoua violemment la tête.

— Les carillons, maestro. Y a-t-il un carillon dans cette maison ? celui d'une horloge, par exemple, ou bien un de ces carillons que l'on suspend dehors, que déclenchent les courants d'air ou les déplacements ordinaires des personnes ?

Schumann réfléchit un instant.

— Le seul carillon est celui de l'horloge du vestibule, que vous avez entendu en entrant. J'ai l'oreille absolue. L'horloge fait un *mi* bémol. Je vous le dis, inspecteur, vous perdez votre temps en cherchant une cause mécanique à ce qui m'arrive, une explication "innocente", comme vous l'avez dit vous-même.

— Peut-être demain, après une bonne nuit de sommeil…

— Une bonne nuit de sommeil ! Figurez-vous, mon brave, que je ne sais plus à quoi ressemble une bonne nuit de sommeil. Regardez-moi, Preiss. Ai-je

l'air d'un homme qui n'a qu'à poser sa tête sur son oreiller pour partir au pays des rêves ? Pour trouver un instant de paix, un instant de repos, je suis obligé soir après soir de m'abrutir à force d'alcool. Et même alors, ce bruit… ce bruit…

La voix de Schumann s'éteignit. Il resta muet, épuisé, une épave humaine en robe de chambre froissée et en pantoufles usées.

— Demain matin, à la première heure, j'entreprendrai mon enquête. Faites-moi confiance, monsieur, je ne ménagerai pas mes efforts pour découvrir la vérité.

— Non, non, protesta Schumann en me saisissant le bras, demain matin, il sera trop tard, Preiss. Je souffre le martyre, ne voyez-vous pas ? Il faut vous y mettre tout de suite, aujourd'hui même.

— Maestro, je vois que vous êtes profondément troublé, et avec raison, mais…

L'emprise de Schumann sur mon bras se resserra.

— Alors vous aussi, vous me traitez comme un enfant, c'est ça ? Vous êtes comme tous les autres… Ma femme, mes docteurs, mes soi-disant amis. Vous croyez que je suis devenu fou, vous espérez que demain on aura emmené ce pauvre vieux Schumann à l'asile et que vous serez bien débarrassé de cette absurdité. Avouez-le, Preiss, c'est ce que vous pensez.

Il avait raison. Pourtant, si Robert Schumann était assez intelligent pour voir clair dans *mon* esprit, comment pouvais-je imaginer qu'il avait lui-même perdu le sien ?

Extrait de la publication

2

Après avoir remis mon manteau sur mes épaules, en traversant le vestibule plongé dans la pénombre, je jetai un coup d'œil en haut de l'escalier qui montait à l'étage. A ma grande stupeur, Clara Schumann se trouvait sur le palier. Elle portait une longue robe jaune pâle, nouée à la taille par une simple écharpe de satin assortie. Elle avait des pantoufles aux pieds.

— Bonsoir, inspecteur.

Je compris le message transmis par sa voix : elle avait écrit le billet me convoquant, mais ma présence était indésirable.

Elle commença à descendre l'escalier, effleurant la rampe du bout des doigts de sa main droite tout en remettant en place, de l'autre main, une mèche folâtre tombée sur son front. La tête haute, elle avançait lentement le pied droit pour faire chaque pas. J'avais l'impression d'assister à l'entrée en scène d'une actrice.

Parvenue à la dernière marche, elle marqua une pause et je pus voir ses traits plus nettement. Son visage avait une pâleur exquise, comme éclairé par

une douce lumière intérieure. Ses yeux me fixaient avec une telle assurance que je faillis détourner le regard. Je songeai alors qu'elle avait choisi de rester sur la marche pour une raison bien précise : nous avions ainsi presque la même taille, ce qui lui convenait bien mieux.

Puis, seconde surprise. Elle changea d'humeur tout à coup. Plus aimable, mais avec un sourire prudent, elle s'exclama :

— Maintenant que nous sommes face à face, monsieur, je pense que nous nous sommes déjà rencontrés.

Je lui souris en retour, sentant que je m'empourprais :

— En effet, madame, c'est aussi mon avis.

— Bien sûr, je me rappelle, à présent. C'était lors du concert de charité. Vous êtes ce monsieur qui a si généreusement enchéri pour l'un des programmes que j'avais signés.

— Et je suis heureux de dire que j'ai pu acquérir votre autographe mais, je dois l'avouer – Dieu sait que je ne m'en plains pas –, j'y ai laissé presque un mois de salaire. Hélas, la police ne nous rémunère pas comme on pourrait le souhaiter. En tout cas, je ne regrette pas un seul des thalers que cela m'a coûté.

— Vous êtes trop bon, inspecteur. Et vous m'étonnez.

— Comment cela ?

— Pour deux raisons. D'abord, j'ignorais que le charme était l'une des qualités requises dans la police. Ensuite, je n'aurais jamais soupçonné qu'un homme spécialisé dans les enquêtes criminelles pût s'intéresser à la musique. Dites-moi donc, en toute

Extrait de la publication

franchise, par quel hasard vous trouviez-vous à cette soirée ? Laissez-moi deviner, inspecteur, ajouta-t-elle sur un ton moqueur. Vous aviez entendu dire que Richard Wagner et Eduard Hanslick devaient venir et que l'un des deux allait assassiner l'autre.

Clara Schumann ponctua sa petite plaisanterie d'un léger gloussement qui me parut tout à fait enchanteur.

— Madame, l'hostilité entre Wagner et son principal critique est un fait qui maintient en alerte constante toutes les forces de police d'Allemagne. Vous avez bien de la chance, vous et maestro Schumann, de ne susciter que les éloges de M. Hanslick.

Je ne m'attendais pas à la réponse de Mme Schumann, qui m'amusa beaucoup :

— En vérité, Eduard Hanslick est aussi pompeux qu'un archevêque célébrant une messe. Chaque fois qu'il administre l'extrême-onction à Wagner dans les journaux, nous nous mettons à genoux, mon mari et moi, et nous prononçons une petite prière d'action de grâce.

Elle baissa la voix, comme si nous étions sur le point d'échanger des confidences.

— Maintenant, inspecteur, dites-moi pourquoi vous avez assisté à ce gala.

— Vous ne le croirez peut-être pas, madame Schumann, mais j'aime la musique, même si mes tentatives pour jouer du piano se situent dans le meilleur des cas juste au-dessus du résultat qu'obtiendrait un orang-outang. Par chance, j'ai fait la connaissance de Helena Becker…

— Ah oui.

Le visage de Clara Schumann s'illumina. Le simple nom de Helena Becker me fit soudain monter dans son estime.

Extrait de la publication

— C'est la violoncelliste du Quatuor de Düsseldorf. Et elle est très jolie.

— A ce propos, madame, c'est par le Quatuor de Düsseldorf que j'ai entendu pour la première fois interpréter les quatuors *Opus 41* du maestro Schumann, les trois qu'il a dédiés à Felix Mendelssohn, et c'est lors d'une réception après ce concert que j'ai été présenté à Mlle Becker.

Tandis que je parlais à son épouse, Schumann apparut dans le vestibule. Haussant les sourcils, l'air tout à coup intéressé, il demanda :

— Alors, inspecteur Preiss, comment les avez-vous trouvés, mes quatuors ? D'après le critique du *Berliner Zeitung*, c'est ma meilleure œuvre pour cordes. Il les a même comparés à ceux de Beethoven.

Je trouvais ces pièces merveilleuses et je le lui déclarai sans hésiter. Je n'aurais pas pu me tromper davantage.

— Tu entends, Clara, dit Schumann en tendant les bras comme pour implorer justice, partout on me tresse des louanges. Tout le monde me traite comme une plante de serre, comme un être fragile qui ne supporterait pas la vérité.

— Mais je suis absolument sincère, maestro, insistai-je. Croyez-moi, je vous en prie.

Clara Schumann descendit enfin la dernière marche. Elle était beaucoup plus petite que son mari mais, curieusement, elle semblait plus grande et elle lui parlait d'une voix ferme, presque dure.

— Tu vois, Robert, c'est exactement ce que je te répète depuis plusieurs mois. Il y a une part de toi qui refuse les compliments. Dans le ciel le plus bleu, tu arrives toujours à dénicher un nuage noir.

Extrait de la publication

Elle se tourna vers moi.

— Inspecteur Preiss, c'est un docteur qu'il faut à mon mari, pas un détective. Malgré ce qu'il vous a raconté, il s'agit d'un cas médical et non criminel.

Cela fit bondir le maestro :

— Nom de Dieu, comment peux-tu savoir ce que j'ai raconté à l'inspecteur Preiss ?

— Si tu tiens à le savoir, Robert, j'ai pu tout entendre même du haut de l'escalier.

— En d'autres termes, tu as écouté une conversation confidentielle.

— Mais, enfin, je suis ta femme ! Une épouse ne commet pas d'indiscrétion en écoutant les conversations prétendument confidentielles de son mari malade.

Elle se tourna de nouveau vers moi.

— Et vous croyez, monsieur, que l'état de mon mari… cette histoire de *la*… vous croyez vraiment que quelqu'un cherche à nuire à Robert ?

Elle me posa cette question sans le moindre sarcasme, mais il ne faisait aucun doute qu'elle considérait toute cette affaire comme ridicule.

— Madame, vous me demandez si je "crois" ceci ou cela. J'évite de transformer mes hypothèses en convictions tant qu'elles ne s'appuient pas sur des faits solides. Mais j'en ai vu et entendu assez au cours de l'heure passée ici pour qu'il me soit impossible de vous quitter sans promettre d'étudier de près les soupçons du professeur Schumann. Et le plus tôt sera le mieux.

Mme Schumann semblait à présent indignée :

— Alors, inspecteur, il est évident que rien de ce que je dirai ne vous fera renoncer.

Extrait de la publication

Elle dévisagea son mari avec un mélange de pitié et de mépris. Sans me regarder, elle ajouta :

— Mais je vous préviens, monsieur, ce que vous allez découvrir ne vous plaira guère.

— Ce que je découvre ne me plaît jamais.

Une fois dans la rue, je remarquai que le froid y était à peine plus pénétrant que celui de la maison dont je venais de sortir.

Extrait de la publication